



L'Été de Giacomo d'Alessandro Comodin (2011).

FESTIVAL. LA 26^E ÉDITION DU FESTIVAL ENTREVUES À BELFORT (26 NOVEMBRE – 4 DÉCEMBRE 2011) A CONTINUÉ À PROPOSER DES FILMS SINGULIERS ET STIMULANTS, LOIN DES CATÉGORIES PRÉÉTABLIES.

Belfort, loin des frontières

En réunissant pour la première année documentaires et fictions au sein d'une unique compétition, le festival de Belfort cherchait à atténuer les frontières. Comme par une heureuse confirmation, les films présents au palmarès étaient précisément ceux qui voguaient de part et d'autre de cette ligne de démarcation, en proposant une véritable matière romanesque nourrie de l'observation d'un réel parfois très intime. Logiquement récompensé du Grand Prix, *L'Été de Giacomo* d'Alessandro Comodin a ainsi tout du film emblème de cette démarche fureteuse, puisque ce documentaire cumule fraîcheur réaliste (l'éveil affectif et sensoriel d'un adolescent sourd) et trouble théorique (les scènes tiennent à la fois de la captation sur le vif et de l'inépuisable récit d'éducation sentimentale, sans que l'on puisse toujours décider ce qui tient du « spontané » ou du « (re)joué »). Malgré quelques réserves tenant à l'étirement parfois artificiel de

certaines situations, la grande séduction du film tient aussi à sa note d'une réelle délicatesse qui ne s'offusque guère de la verdeur du langage, de la bouffonnerie, voire de la paillardise.

Autre effet collatéral de ce brouillage de catégories : les adolescents du documentaire de Comodin se révélaient les acteurs les plus charismatiques du festival. Cette ambiguïté productive quant aux vieilles questions de l'incarnation et de l'interprétation parcourait un grand nombre d'autres fictions, souvent (mais pas exclusivement) bâties sur des bases documentaires. Même si certaines se révélaient inégales, elles formaient ensemble un corpus assez passionnant sur le statut de l'acteur / modèle et l'exploration d'un travail d'acteur combinant réalisme et étrangeté. Citons *Nana* de Valérie Massadian (fondé sur les gestes d'une petite fille de 4 ans, le film a parfois la poésie étrange de certains dessins d'enfant, tout en y restant un peu trop à la lisière), *Alps* de Yorgos Lanthimos (et

son bressonisme grinçant, cruel mais aussi ironique envers lui-même), *Utopians* de Zbigniew Byrnek et *OK, Enough Goodbye* de Rania Attieh et Daniel Garcia (deux films fondés sur des trios de solitudes plus ou moins bien accordées et des personnages sciemment situés dans un état second de la socialisation) ainsi que le beau court métrage *Drari* de Kamal Lazraq narrant, sans aucun volontarisme, l'amitié – à la fois belle et amère – entre un fils de la haute bourgeoisie de Casablanca et un jardinier employé par sa famille.

Persistances

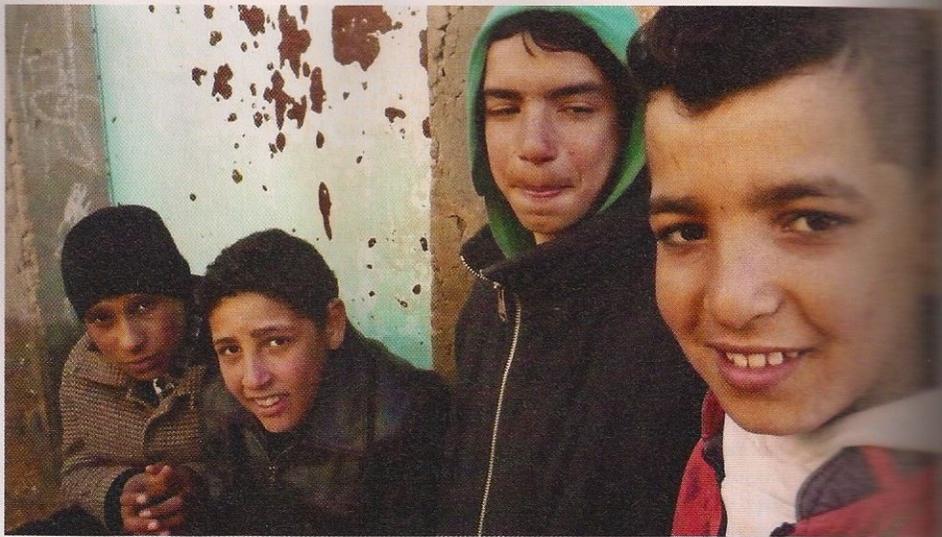
Le souvenir d'un festival, c'est aussi celui de films qui continuent à hanter l'imaginaire du spectateur, longtemps après le temps de leur projection. Les deux films les plus persistants étaient précisément deux documentaires mettant en jeu ce travail autour de la mémoire et la réminiscence. Le premier, *Bielutine – Dans le jardin du temps* de Clément Cogitore prend la

forme d'une visite auprès d'un vieux couple moscovite dont l'appartement abrite une impressionnante collection de dessins et peintures (primitifs flamands, Vélasquez, Léonard de Vinci...). Le soupçon de la mystification plane d'abord autour de ces œuvres entassées comme des pièces de brocante mais oui, elles sont bien authentiques. Ce saisissement devant une «hallucination vraie» n'est pourtant que le prologue à un mystère encore plus vaste: l'exploration d'un domaine hors du temps où on ne sait plus très bien si ce sont les occupants ermites de l'appartement qui doivent prendre soin d'un héritage culturel ou l'inverse.

Entre l'art et l'humanité, qui veille sur qui? Interrogation qui parcourt aussi souterrainement *Le Sommeil d'or* de Davy Chou qui réinterroge l'âge d'or du cinéma cambodgien. D'une histoire courte (débutant dans les années 60, il est stoppé net par l'arrivée des Khmers Rouges en 1975) et d'un patrimoine englouti (films perdus, acteurs disparus, salles détruites), il reste heureusement des traces dans la mémoire collective. La force du documentaire est précisément de transformer ces empreintes lacunaires en nouvelles fondations. De ce cinéma, il ne reste que des musiques et des souvenirs d'histoires et de tournages, dont la remise en scène (que ce soit à travers un patient recueil de la parole ou de savoureuses et malicieuses reconstitutions de tournages ou de scènes emblématiques) a finalement autant voire plus de force que les quelques extraits que l'on finit par voir projetés sur les murs lépreux d'un cinéma abandonné.

Rêver le passé pour réveiller le présent, c'était, entre Phnom Penh et Moscou, le fil rouge qui reliait les films de Chou et de Cogitore, deux jeunes cinéastes qui se confrontent à l'Histoire, mais en rêveurs éveillés, pas en gardiens du temple. En cela, ils restent fidèles à la volonté de défrichage d'un festival, toujours resté loin des frontières et loin des dogmes. ■

Joachim Lepastier



Dans le silence je sens rouler la terre de Mohamed Lakhdar Tati (2010).

VOYAGE. LES JEUNES CINÉASTES ALGÉRIENS SE RETROUVAIENT COMME CHAQUE ANNÉE AUX RENCONTRES CINÉMATOGRAPHIQUES DE BÉJAÏA.

Quel cinéma pour l'Algérie ?

Tirailée entre repli sur soi et ouverture sur un monde globalisé, l'Algérie se trouve de surcroît privée de projeter cette contradiction sur grand écran : sans industrie ni salles ni écoles, et malgré l'apparition récente de cinéastes reconnus à l'étranger (Tariq Tegua, Malek Bensmail), le cinéma algérien n'existe pratiquement pas. Les 9^e Rencontres de Béjaïa (du 11 au 17 juin) apparaissent dans ce désert comme un oasis où se donnent rendez-vous une fois l'an des réalisateurs venus d'Alger (issus généralement d'un milieu social aisé et qui ont leurs entrées au Ministère de la Culture), de l'intérieur du pays (et qui ne bénéficient pas de ces avantages) et de France – cinéastes critiqués par une certaine presse proche du pouvoir pour donner, selon elle, une image négative de l'Algérie. Si les fractures demeurent, il n'empêche que tous sont ravis de venir à Béjaïa présenter leurs films à un public sévré de films algériens et avide de s'exprimer.

Importation, exportation

Le spectateur étranger pouvait quant à lui distinguer deux types de productions que l'on pourrait schématiser en un «cinéma d'exportation» et un «cinéma d'importation». *Khouya* de Yanis Koussim, drame de la violence ordinaire sur trois sœurs battues par leur frère ou *Garagouz* d'Abdenour Zahzah, fable humaniste sur un marionnettiste et son jeune fils en proie aux violences des années 90 s'adressent à un public étranger à qui ils vendent (de manière très maîtrisée) une image du pays qui correspond à celle que l'on s'en fait.

Au contraire, *Dans le silence je sens rouler la terre* de Mohamed Lakhdar Tati ou *Comment recadrer un hors-la-loi en tirant sur un fil* de Lamine Ammar-Khodja cherchent à faire réfléchir le public algérien sur sa propre identité. À partir du poème éponyme de Max Aub, le film de Tati établit un parallèle entre les réfugiés républicains espagnols déportés dans des camps de concentration français en Algérie

et les Algériens qui veulent vivre aujourd'hui en Espagne, revenant sur des événements occultés de l'histoire algérienne et en pointant le désir d'oubli de la jeunesse, le film dresse le portrait d'un pays qui vit sans cesse l'absence de passé que dans l'attente d'un avenir.

Le film de Lamine Ammar-Khodja, dans le sillage de la fin des années 90, interroge la notion d'identité nationale avec une Algérienne dans un champ vert, un Marocain sur un banc bleu, un Allemand dans un champ de ruines. On peut entendre qu'être algérien n'est pas une nationalité, ce n'est pas une identité, c'est un moment plein pour lequel nous sommes pas encore payés. Dans d'étonnant à ce que ces films aient été réalisés en France. Ils apportent avec eux cette distance et ces regards nécessaires à la construction de la fin du cinéma algérien et passionné le public de Béjaïa

Nicolas Bourdieu

ESTIVAL. LE C...
DU 21 AU 29 OC...

Égypte le cin

La progra...
«L'Égypte...
lutions» d...
de Montpe...
d'une mise...
historique ave...
certains des plu...
ou du plus ré...
la Caire de You...
était la volon...
maillonement ac...
sous-jacente...
Mohamed Diab, r...
hommes du bus 67...
en compétiti...
d'avant la ré...
la révolution.»

Il faut l'avoue...
Égyptiens ré...
à Montpellier...
auteur, en term...
d'accomplisse...
film comme...
Leïla Kilani (A...
le cahier critiqu...
première. H...
semble que les é...
porteurs d'un



Microphone de Alhm...